

L'HEBDO

**ÉDITION SPÉCIALE
NUMÉRIQUE**

PHILIPPE PACHE

Anne Cuneo Arrivederci!

A Lausanne,
en 2011



Portrait de l'auteure en femme extraordinaire

Hommage. L'écrivaine Anne Cuneo, 80 ans, est décédée au CHUV mercredi en fin de journée des suites d'un cancer. La cérémonie d'adieu aura lieu mardi au Casino de Montbenon à Lausanne. «L'Hebdo» salue une grande dame de la culture suisse, romancière, journaliste, réalisatrice et dramaturge.

ISABELLE FALCONNIER

Anne Cuneo est morte deux ans plus jeune que pour de vrai. Sa vraie date de naissance, c'est 1934, et non 1936, contrairement à ce que répètent en boucle les agences de presse depuis son décès au CHUV à Lausanne, ce mercredi 11 février aux alentours de 18 heures. «1934», c'était d'ailleurs le code de son téléphone portable. Et sa famille, dont sa fille Eva, avait commencé à préparer une fête d'anniversaire pour ses 80 ans cet automne avant qu'Anne ne l'annule, fatiguée. Ultime coquetterie pour une femme paradoxale, militante féministe et grandeoureuse, intellectuelle exigeante mais décidée à faire la nique au temps le plus longtemps possible.

Elle est née Anna Lisa Cuneo à Paris de parents italiens en 1934, Lydia et Alberto, qui repartent en Italie, près de Milan, peu de temps après. Elle est morte Anne Cuneo à Lausanne, la ville où elle s'est inventé une nouvelle vie. Elle était bossue, opiniâtre, chaleureuse et cassante, exigeante, butée, passionnée, angoissée, curieuse et intransigente, péremptoire et sensible, courageuse et insolente, dévouée et solitaire. Elle était mon amie et je la pensais immortelle.

Elle avait ressuscité d'entre les morts tant de fois, trahie par un cancer à 40 ans, une faiblesse du cœur quelques années plus tard. Elle avait même déjà écrit l'histoire de sa vie (*Portrait de l'auteur en femme ordinaire*, 2 volumes, 1980 et 1982) parce qu'elle pensait qu'elle allait mourir et que sa fille, Eva, ne saurait jamais rien de sa vie, alors. Elle s'est construite sur des blessures intimes indicibles. Son rejet, à sa naissance, par sa mère, qui voulait un gar-

çon, et qui lui a toujours préféré son petit frère, ensuite. La perte de son père adoré, assassiné d'un coup de revolver dans les troubles de la guerre en Italie. L'abandon par sa mère, joueuse compulsive, l'orphelinat lausannois dans les années 1940, le changement de langue, la séparation d'avec son petit frère Roger, le racisme, le machisme, le travail humiliant pour gagner le droit de faire des études. «Fille dans un monde masculin, orpheline dans un monde de parents, Italienne en Suisse» (*Gravé au diamant*).

Elle était la personne la plus résiliente que je connaisse. Elle a eu un mari, des maris, une fillette adoptée à l'âge de deux ans, l'âge qu'aurait eu son fils mort-né. Elle

c'est Lausanne qu'elle préférerait, ville où elle s'est battue pour sortir de la solitude, de la pauvreté, où elle a forcé le destin pour étudier malgré tout, et faire le choix de l'écriture, ville de l'héroïne de ses polars, son double l'enquêtrice Marie Machiavelli.

Elle qui raconte avoir écrit son premier roman à l'âge de 8 ans, tombée dans la marmite des livres comme dans une potion magique durable, savait tout faire de sa plume: des romans, des récits de vie, des chroniques, des reportages, des pièces de théâtre.

Je la connais depuis si longtemps que je ne me souviens plus du jour où je l'ai rencontrée. J'ai grandi avec ses livres, ses mots, ses tristesses, ses joies, ses emportements, sa poésie lunaire. Ses livres autobiographiques d'abord, ses livres de femmes, dans les années 1970 et 1980, découverts par Bertil Galland, l'autofiction si moderne de *Gravé au Diamant*, le poignant *Mortelle maladie*, récit d'une grossesse non désirée, le tout aussi intense *Une cuillerée de bleu*, récit de son premier cancer, l'onirique *Passage des Panoramas*.

Pendant vingt ans, elle s'est racontée. Pionnière de l'autofiction, elle livre des récits de vie poignants consacrés à son bébé mort-né ou à son cancer du sein précoce, sorte de Marie

Cardinale ou Benoîte Groult romande. Puis elle a pensé n'avoir plus rien à dire, à écrire. Elle a donné la parole aux autres, à l'accordéoniste Denise Letourneur dans *Le piano du pauvre*. Elle a écrit des pièces de théâtre, réalisé des documentaires, assisté des metteurs en scène. Elle finit par replonger, découvre la fiction, le roman historique, le polar. Dès ce qu'elle nomme son «premier roman», *Station Victoria* en 1989, elle investit la veine du roman historique avec



INSTANTANÉ Avec Isabelle Falconnier, journaliste, présidente du Salon du livre et de la presse de Genève, en 2014.

aurait partout, tout le temps, super-woman privilégiant le travail à la famille, toujours un projet sur le feu, une pièce de théâtre, un reportage, une chronique à écrire, des recherches pour un nouveau livre, une histoire à raconter. Elle vivait entre Zurich et Genève, et personne mieux qu'elle n'a su faire aimer la Suisse alémaniques aux incrotables Welsches que nous sommes à travers ses reportages à la télévision suisse ou ses chroniques dans la presse - mais

■ ■ ■ un talent intuitif et une force de travail unique en Suisse. Ses trois livres consacrés à des héros de la Renaissance européenne, *Le trajet d'une rivière*, *Objets de splendeur* et *Un monde de mots* - John Florio, traducteur, lexicographe, pédagogue, homme de lettres forment une somme à la fois extrêmement lisible et incroyablement documentée. Dans *Le maître de Garamond* et *Un monde de mots* éclate sa passion pour la langue, le monde de l'écrit, sa sagesse ancestrale.

Elle trouva dans le cinéma documentaire, autre domaine qu'elle investit avec passion, manière à lier son amour de la littérature et du théâtre - son *Opération Shakespeare à la vallée de Joux*, en 2006, racontant comment la troupe de théâtre amateur Le Clédar réalise, pour son vingtième anniversaire, un spectacle Shakespeare, *Naissance D'Hamlet* - pièce qu'elle a elle-même écrite - est une folie de créatrice qui ne trouve l'épanouissement que dans le partage avec une communauté, une société.

Intellectuelle et artiste complète, elle n'imaginait pas la littérature sans l'engagement politique et social. Membre fondateur du Mouvement démocratique des étudiants, du POP puis du mouvement trotskiste, elle n'eut de cesse de dénoncer les injustices sociales, l'oppression des faibles, qu'ils soient femmes ou étrangers - c'est en pensant à l'UDC qu'elle réédite en 2008 *La vermine*, publié en 1970 et dédié alors «à la mémoire d'Attilio Tonola assassiné à Saint-Moritz le 23 novembre 1968 par trois ivrognes qui «n'aiment pas les Italiens». En 2008, cohérente, elle le dédie à «Ada Marra, fille d'immigrés italiens, membre de la Chambre suisse des députés (Conseil national)»...

Suisse par son premier mariage, elle représentait la passeuse de culture dans sa plus haute expression, aimait la Suisse alémanique avec la même ferveur que la Romandie ou le Tessin, peuplait ses romans de personnages historiques qui comme elle s'étaient donné pour mission de traduire, transcrire, expliquer, imprimer, raconter.

J'ai passé un week-end merveilleux avec elle à Londres l'automne dernier sur les traces de Carlo Gatti, héros de son



SOCIABLE Anne Cuneo au Café de l'Evêché à Lausanne, faisant signe au dessinateur Barrigüe.

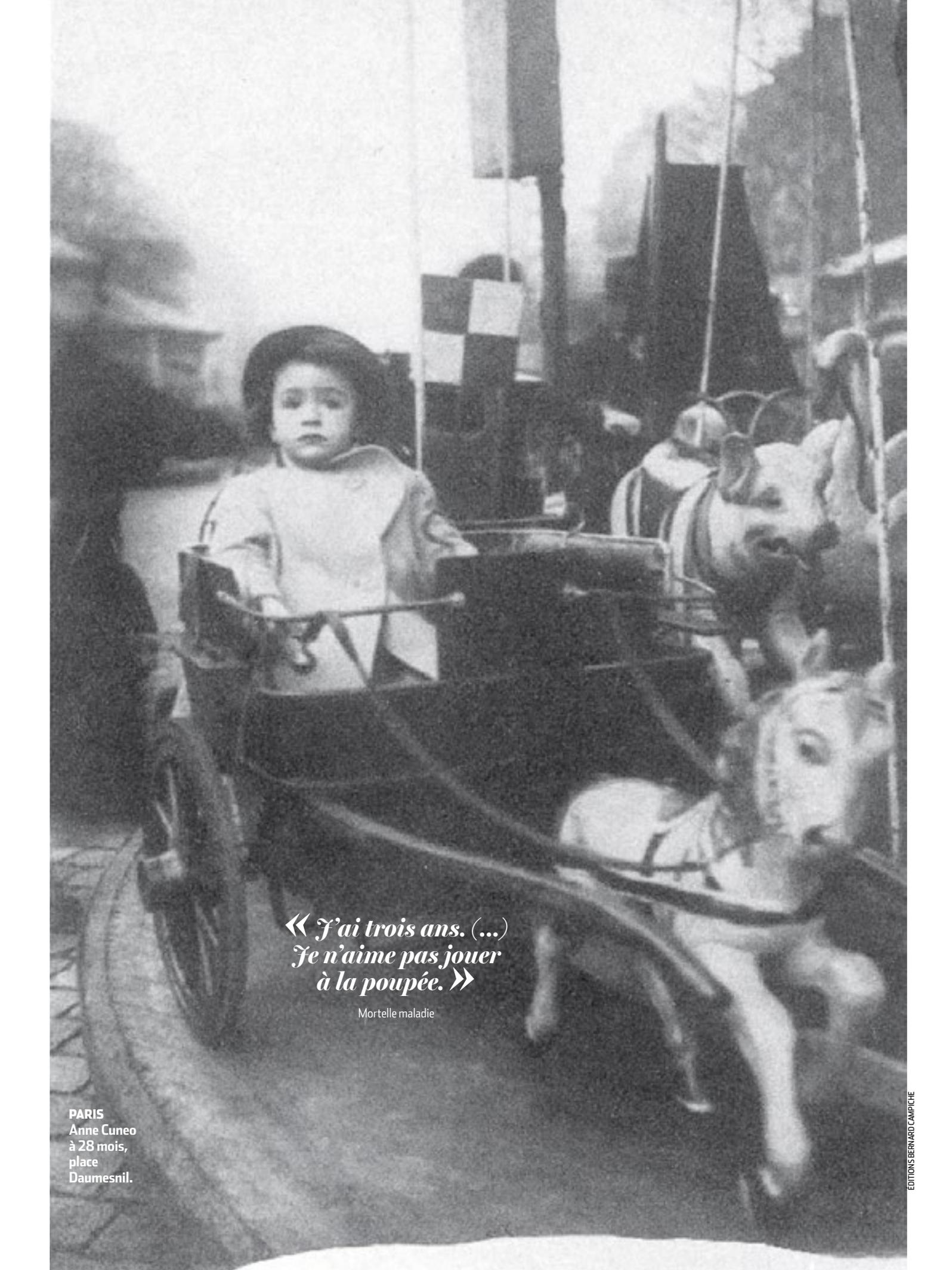
dernier livre, *Gatti's Variétés*. Rien ne la touchait plus que le destin de ce Tessinois des vallées ayant fait la conquête de Londres avec ses cafés et ses chocolateries au XIXe siècle: elle parlait l'italien, sa langue maternelle, le français et l'allemand, mais l'an-

glais, disait-elle, était sa langue préférée, celle de l'échappée belle, de sa longue fugue à Londres à l'âge de 15 ans, dont son roman *Station Victoria* est inspiré, celle de John Florio, son personnage préféré, celui de *Un monde de mots*, intellectuel de la Renaissance européenne naviguant entre l'Angleterre, les Grisons, l'Italie, dont elle a cherché la tombe durant des mois dans les faubourgs de la capitale anglaise. Elle était ravie de sa perruque, qui lui donnait l'air d'une adorable garçonnette des Années Folles.

Elle pensait avoir dompté le cancer qui avait récidivé l'hiver précédent. Elle était fatiguée, mais ses cheveux repoussaient. Et puis le vent mauvais de l'hiver l'a mise à terre.

«Je m'intitule écrivain pour emmerder le monde, parce que cela n'est pas reconnu comme un métier. Pour moi, dire dans mon passeport que je suis écrivain, cela signifie proclamer que ça devrait être un gagne-pain comme mécanicien, chauffeur ou couturière. Pas un «honneur», écrivait-elle dans *Portrait de l'auteur en femme ordinaire*. Anne Cuneo était une femme extraordinaire. ■

« *Suisse*
par son premier mariage,
elle représentait la passeuse
de culture dans sa plus
haute expression, aimait
la Suisse alémanique
avec la même ferveur
que la Romandie
ou le Tessin. »



*« J'ai trois ans. (...)
Je n'aime pas jouer
à la poupée. »*

Mortelle maladie

PARIS
Anne Cuneo
à 28 mois,
place
Daumesnil.

Anne Cuneo, fille de Lydia et d'Alberto, écrivain et journaliste

Portrait. En mars 1999, la journaliste Anna Lietti consacrait à Anne Cuneo un des volets de sa série «Filiations», parue dans le quotidien «Le Temps» entre 1998 et 2001. Chaque personnalité invitée à y participer répondait à la question: «Qui sont vos parents, et les parents de vos parents?» L'ensemble de ces chroniques ont fait l'objet d'un recueil aux Editions de l'Aire paru en 2002.

ANNA LIETTI

Il y a quelques semaines, Anne Cuneo a failli mourir. Son cœur menaçait de lâcher dans la minute. Ceux qui ont lu ses récits autobiographiques ont peut-être pensé: pas étonnant, avec l'énergie qu'elle a déployée pour survivre. La chirurgie a sauvé l'écrivain, et aussi sa fille Eva, qui a pris l'affaire en main et a su devenir, d'une minute à l'autre, la tendre maman de sa maman. La mère parle de la fille, devenue une graphiste genevoise reconnue, avec des étoiles dans les yeux. Anne Cuneo ne peut pas se plaindre non plus de ses succès publics. *Le trajet d'une rivière*, son treizième livre qui a raflé trois ou quatre prix, s'est vendu, en édition de poche allemande, à cinquante mille exemplaires. Juste retour d'intérêt des germanophones pour une Italo-Romande qui a fait son nid à Zurich. Même si le *Téléjournal*, où elle est journaliste à mi-temps, l'a rappelée récemment à Genève. L'écriture de scénarios lui réussit aussi, comme en témoigne *D'or et d'oubli*, le téléfilm produit et récemment diffusé par la TSR. Il ne manque plus que la chanson? Mais non, l'Anne Cuneo qui était à l'affiche du récent spectacle sur Brassens à La Passerelle de Vidy, ce n'est pas elle. C'est la fille de son frère Roger, qui ressemble tant à Alberto.

«Mon père, Alberto, venait d'une famille de la bourgeoisie génoise. Il m'a souvent raconté que son grand-père était pirate. C'est-à-dire, probablement, un capitaine au long cours qui, lorsqu'il croisait un bateau intéressant, ne se gênait pas pour le piller en toute discrétion, j'imagine. Par mesure de prudence, il a décidé que l'un de ses fils serait avocat, pour le défendre. Lorsque le roi d'Italie s'est engagé à mettre fin au piratage, mon arrière-grand-père s'est retrouvé au chômage technique, et mon grand-père, qui entretemps était devenu avocat, a simplement été un honorable membre du barreau. Mon arrière-grand-père avait plusieurs fils. Toujours d'après

mon père, l'un est devenu médecin en France, un autre artiste en Angleterre et un autre encore a émigré en Amérique. Quant à mon grand-père Guido, le cadet, il a donc fait du droit. Je ne l'ai pas connu, ni aucun autre de mes grands-parents.

» Je n'ai jamais vérifié la véracité de ce récit et, longtemps, je n'ai pas su qu'en penser. A en croire ses sœurs, mon père était un mythomane. Mais un jour, à Paris, dans un square, je suis tombée sur une statue. Il y avait une plaque dessous: «En souvenir du docteur Cuneo...», quelque chose comme ça. J'ai pensé que c'était un des fils du pirate, en tout cas il s'était distingué dans le domaine de la chirurgie. Un autre jour, un ami anglais m'envoie des lettres pleines de timbres avec des trains, peints par un certain Cuneo. J'ai retrouvé ce peintre, je l'ai appelé, il m'a confirmé qu'il avait un grand-père génois. Ça aurait pu être le fils de l'artiste parti en Angleterre. Mon père n'avait donc probablement pas tout inventé.

» De sa mère, Colomba, une Génoise elle aussi, il ne m'a pas dit grand-chose. Mon père était le cadet de dix enfants, c'est l'aînée des sœurs qui a servi de mère de remplacement. Elle s'appelait Anna et rêvait d'être écrivain. Elle est morte vers 30 ans. Je peux m'imaginer que, lorsque je suis née, mon père a dit: «Tu es Anna et tu seras écrivain.» En tout cas, avant même de savoir lire et écrire, j'ai voulu être écrivain. Des dix enfants de ma grand-mère, Alberto était, malheureusement pour lui, le seul garçon. Il a profondément déçu toute la famille en ne devenant pas avocat. Il est devenu ingénieur, mais à quel prix! Sa famille l'a rejeté, son père l'a déshérité. Lorsque nous sommes nés mon frère et moi, mes tantes se sont intéressées à nous pendant un certain temps, mais nous les

avons déçues aussi. Elles nous disaient: «Vous êtes bien les enfants de votre père!» A 17 ans, en 1918, Alberto s'est engagé volontaire pour aller faire la guerre comme aviateur. Il pilotait un de ces coucous de pionnier, qui a été abattu. Des années plus tard, son corps était encore couvert de cicatrices.

» Mon père était un type très intelligent, grand mathématicien, grand fêtard, et un vrai casse-cou. Il s'est fait tuer bêtement: je lui en ai voulu, je me suis dit qu'il aurait pu penser à ses enfants. Il avait un côté suicidaire, que je comprends comme une façon de dire à sa famille: «Vous voulez que je devienne avocat, que je suive le chemin tracé? Plutôt mourir!» C'était un antifasciste modéré, aujourd'hui il serait membre du Parti radical. Il a connu ma mère alors qu'il travaillait sur le chantier d'un barrage dans le Frioul. Elle était secrétaire dans un hôtel. Ils ont

vécu un certain temps à Venise, puis, pour échapper au fascisme, quelques années à Paris, où je suis née et où mon père est devenu un spécialiste du béton armé. Lorsque la guerre a éclaté, nous avons dû retourner en Italie.

» Mon père est mort le dernier jour de la guerre. Il gérait une usine destinée à être déboulonnée et envoyée en Allemagne. On ne le savait que trop bien en Italie du Nord: ceux qui portaient ainsi revenaient rarement. Son patron et lui ont dit aux Allemands: laissez cette usine à Milan, nous allons travailler pour vous. Ils ont ainsi sauvé l'usine et ses ouvriers, mais la Résistance les a pris pour des collabos. Le 8 mai 1945, ceux qui ont tué mon père ont demandé à les voir, lui et le patron. Le patron n'y est pas allé et tout le monde a conseillé à mon père de faire de même. Mais il est parti à son rendez-vous, confiant ■■■

« Avant même de savoir lire et écrire, j'ai voulu être écrivain. »

« Mon père
était mort.
Avec un coup
de revolver
en plein visage.
Pouvais-je
supporter
de continuer? »

Mortelle maladie



PÈRE A 6 ans, avec son père Alberto, ingénieur. Il sera assassiné pendant la Seconde Guerre mondiale, en Italie, trois ans plus tard.



MÈRE Anne Cuneo avec sa mère Lydia et son frère Ruggero (Roger), de quatre ans son cadet.

ÉDITIONS BERNARD CAMPICHE

■ ■ ■ dans la capacité des gens à discuter. Il avait 50 ans. Ma mère l'a cherché durant une semaine. Moi, j'ai su tout de suite qu'il était mort, je ne sais trop pourquoi. A Milan, il y a eu ce jour-là un véritable massacre des innocents, notamment parmi les gens comme lui.

» J'avais une grande complicité intellectuelle avec mon père. J'étais précoce et réveillée. J'avais compris avant l'âge scolaire que le père Noël n'existait pas. Je faisais semblant, mais mon père s'en est aperçu. Avec ma première maîtresse d'école, il était le seul à me parler comme à une adulte. Il se réjouissait de me voir tout comprendre, il arrivait souvent avec des livres. Ma mère n'acceptait pas. Elle s'écriait: «Ne donne pas de livres à cette fille, ça la rendra folle!» Pour elle, un enfant, ça joue. Ça ne lit pas. Ma maîtresse lui avait dit qu'elle avait de la chance d'avoir une fille douée. «Pour le mariage, ce n'est pas nécessaire», a répondu ma mère. Je n'ai pas compris.

» Ce que mon père m'a apporté durant mes trois premières années d'école, cette motivation, ce carburant, j'en vis probablement encore aujourd'hui. Par la suite, tout s'opposait à ce que je fasse des études: la tradition, ma mère, l'internat religieux à Lausanne, la pauvreté. Mais j'ai toujours eu l'impression que si je n'étais pas allée à l'université, mon père serait mort une deuxième fois. Après coup, j'ai compris le problème de ma mère: son enfant la dépassait.

» Ma mère est née, à Trieste, d'un couple illégitime. Ma pauvre grand-mère était mariée à un homme qui était devenu fou, enfermé à l'asile, et l'annulation du mariage n'existait pas encore. Elle n'était donc pas mariée avec mon grand-père, Guido Morpurgo, qui a été un éditorialiste connu dans un journal indépendantiste de Trieste. En 1914, mon grand-père, qui avait déjà près de 40 ans, a voulu faire la guerre: il a passé des années dans les prisons autrichiennes, où on ne tenait le coup qu'en buvant. Quand

il est revenu, en 1919, ma grand-mère était morte et lui, il était fichu. Il a sombré dans une déchéance dont on m'a caché les détails. Ma mère a été placée dans un orphelinat où on a voulu faire d'elle une bonniche. Pourtant, elle était bourrée de dons artistiques, qu'elle nous a d'ailleurs passés même à travers nos rapports très lacunaires, ou carrément hostiles: la musique, le chant, le théâtre, c'était une comédienne hors pair et une superbe conteuse. Elle a commencé à travailler à 13 ans, comme vendeuse, je crois, puis comme sténodactylo. Elle a eu une jeunesse très dure. Elle ne voulait absolument pas que je fasse d'études, et j'ai mis du temps à comprendre pourquoi: elle souffrait chaque fois que nous avons, mon frère et moi, réussi quelque chose qu'on l'avait empêchée de faire. Elle est morte à 82 ans, et presque jusqu'au bout elle a travaillé comme sommelière au Buffet de la Gare de Lausanne. Je n'ai jamais retrouvé une relation apaisée avec elle. C'était impossible, mais je le regrette.» ■

D'une première rencontre intimidante à Zurich aux dernières visites à Lausanne, Ricco Bilger revient avec émotion sur les moments vécus aux côtés d'Anne Cuneo: plus de trente ans d'amitié et de collaboration.

Souvenirs

L'adieu de Ricco Bilger, son éditeur alémanique

RICCO BILGER

Une des plus magnifiques voix de la littérature s'est tue. Par chance, Anne Cuneo laisse un océan scintillant et incommensurable de livres. Textes, films et images. Avec *Zaïda*, Anne a créé une figure littéraire qui rayonnera toujours comme une constellation au firmament de la littérature. Aux côtés de Scarlett O'Hara, Madame Bovary, Anna Karénine et face au Docteur Jivago.

Dans *Zaïda*, Anne Cuneo a donné vie à ce personnage où tout se retrouve, ce qu'Anne a elle-même toujours été: une femme passionnée qui aime la vie, les gens et les grandes histoires. Une femme avide de vivre, une femme obstinée, volontaire, curieuse et pleine de poésie. Pour des générations de lectrices et de lecteurs, la lecture de *Zaïda* est une des plus belles expériences que la littérature puisse octroyer. C'est en décembre 2014 qu'est paru en poche le roman, par lequel la collaboration entre Anne et le Bilgerverlag a débuté, chez un des éditeurs les plus importants de l'espace germanique, Insel/Suhrkamp Verlag. Un coup de maître, un hommage respectueux

à une auteure presque inconnue en Allemagne. Désormais, cela va changer.

J'ai rencontré Anne à Zurich au début des années 80, quand j'écrivais des poèmes que je vendais dans la rue. C'étaient des années folles, mouvementées au fil desquelles, pour la plupart d'entre nous, rien ne devait plus être comme avant. Dans des conversations ultérieures, Anne m'a souvent rappelé cette rencontre. Elle en parlait comme si, à l'époque, nous étions tous les deux protagonistes de cette effervescence et de ces émotions qu'elle décrit avec une telle furie dans son roman *Prague aux doigts de feu*. Moi avec mes racines italiennes, Anne Italienne jusqu'au bout des ongles. Après cette première rencontre timide entre le petit Rimbaud en herbe et la journaliste et écrivaine alors déjà illustre, j'ai perdu Anne de vue... et je l'ai retrouvée en une occasion bien triste, les obsèques de Daniel Schmid, le cinéaste qui mieux que quiconque savait transformer le monde en quelque chose qui montre combien la beauté éternelle peut être racontée: en images, en histoires, en inventions et avec le mantra «*Se non è vero, è ben trovato*».

Anne rentrait de Flims à Zurich en voiture avec, sur le siège arrière, un peu de Daniel Schmid, un peu de nostalgie et un

sac plein de confiance. «Pourquoi ne suis-je pas chez toi comme éditeur?» demanda-t-elle. «La porte est ouverte, dis-je, si un jour tu devais vraiment manquer d'éditeur.» C'était en août 2006.

En 2008, Anne m'a appelé: «Que dois-je faire? *Zaïda* ne sera pas traduit.» J'ai répondu: «Viens, on va le faire.» A l'époque, je n'avais pas lu le livre, mais je savais que le destin m'invitait à pénétrer dans le palais de la littérature avec une des plus grandes écrivaines de Suisse. Quoique fiévreux et mal fichu, le traducteur Erich Liebi a tout de suite accepté et l'aventure de la traduction de *Zaïda* a commencé. Le Bilgerverlag, mon associé Dario Benassa et moi avons largué les amarres avec Anne et, depuis, nous cinglons sur les mers, sous la Croix du Sud.

Anne Cuneo, corsaire de la littérature, brillait dans les histoires qu'elle nous proposait régulièrement. En 2013 paraissait *Un monde de mots* et, une fois de plus, elle nous surprenait par une figure phare de l'histoire dont la plupart d'entre nous n'avaient jamais entendu parler: Maître John Florio. Enfance à Soglio, dans les Grisons, contemporain de Shakespeare, initiateur du premier dictionnaire moderne. Quel roman puissant! C'est celui que je préfère. *Un monde de mots* représente tout ce que l'écrivaine Anne Cuneo faisait: elle dénichait une figure historique qui réalisait quelque chose d'essentiel et elle la ressuscitait d'une manière inimitable: profondément plongée dans l'histoire et pourtant tellement vivante que, comme en témoignait la braise dans le cendrier, elle semblait ne s'être absentée qu'un instant. Anne Cuneo est une enquêtrice méticuleuse des faits historiques. S'il pleut un jour de février 1620 dans *Un monde de mots*, nous pouvons être sûrs qu'il a bel et bien plu ce jour-là.

En 2013, année fertile dans la création d'Anne Cuneo, est parue *La tempête des heures*. Quel succès! L'histoire qui se déroule au Schauspielhaus de Zurich et incarne la

force de la résistance culturelle face à la barbarie est la grande déclaration d'amour d'Anne au théâtre. Existe-t-il plus beau roman de théâtre? Non, il n'y en a pas. Anne Cuneo pleurait quand son grand rêve est devenu réalité et que, le 23 septembre 2013, la présentation du livre s'est déroulée sur les lieux de l'action, la scène du Schauspielhaus de Zurich. Un triomphe.

Au fil de toutes ces années, Anne a pu compter sur un allié puissant: son public. Les lectrices et lecteurs qui, quand bien même ses ouvrages étaient à peine mentionnés dans les médias suisses alémaniques – à quelques notables exceptions près –, ont été subjugués livre après livre par Anne Cuneo. La fondation pour la culture Pro Helvetia nous a aidés dès le début à traduire l'œuvre d'Anne Cuneo en allemand. Daniel Rothenbühler a porté son regard expert sur les traductions et, finalement, *Un monde de mots* a réussi son entrée dans le «Hall of Fame» de la littérature suisse: le roman a été accueilli dans la Collection ch. Les libraires de Suisse alémanique pleurent aujourd'hui autant que nous tous.



COMPLICITÉ Anne Cuneo et ses deux éditeurs, Bernard Campiche (à gauche) et Ricco Bilger.

MICHEL DUPREX/LA RÉGION

Pour les lectrices et lecteurs d'Anne Cuneo, c'est un jour de deuil.

Ah, combien les intentions du destin sont insondables! Maintenant qu'on en était au point qu'Anne Cuneo était perçue comme une étoile au firmament littéraire! Un autre rêve s'est concrétisé. Une mécène anonyme a surgi du brouillard des histoires extraordinaires et nous a proposé de faire traduire en anglais un ancien grand succès

d'Anne, le roman *Le trajet d'une rivière*. Plus de vingt ans après sa parution! J'ai pu établir le contact avec l'éditeur And Other Stories Publishing House. Anne a travaillé avec énergie et jusqu'à récemment à la traduction. Nous pensions aller ensemble à Londres dans quelques semaines pour la présentation du livre.

En lieu et place, après une casse en octobre dernier, je suis allé cuire un plat de pâtes chez Anne, j'ai appris à connaître Saint-Imier parce que je lui ai rendu visite à l'hôpital, je me suis plongé dans l'univers incroyable du CHUV à Lausanne. Elle souriait tout le temps. «Ricco, bello»: toujours cette manière de me saluer. Elle ne me saluera plus jamais ainsi.

L'œuvre d'Anne Cuneo survivra. Un phare qui servira à orienter tous les petits bateaux humains qui sillonnent les mers de la littérature. L'œuvre littéraire d'Anne Cuneo est unique. *Zäida* restera pour toujours une étoile au firmament. Dans ce ciel qui, aujourd'hui, pleure des étoiles sur nos cœurs.

Adieu, Anne, vaya con Dios! ■

Daniel Maggetti

directeur du Centre de recherches sur les lettres romandes de l'Université de Lausanne

«Ces premiers textes autobiographiques sont très intéressants. Elle est une des premières à avoir thématiqué la question d'être une femme étrangère en Suisse romande, et d'avoir recherché une écriture féminine. C'était une pionnière. Certains des textes de cette période (je dirais des années 60 et 70) peuvent paraître maladroits aujourd'hui, mais ils étaient souvent inventifs formellement et stimulants. Elle y parlait de question existentielles, comme sa vie de couple ou la maladie. Aujourd'hui, nous sommes tellement habitués à l'autobiographie que nous n'en percevons plus le côté novateur et dérangeant que ces écrits pouvaient avoir à l'époque. Après cette première période marquée par un engagement politique et féministe, elle a changé en rencontrant le

succès. Elle a commencé à écrire de grandes fresques historiques sous-tendues par un grand travail de documentation. C'est une littérature à la Victor Hugo, qui a envie de divertir et d'instruire en même temps. Elle n'a pas inventé ce modèle, mais une formule qui lui était propre. Chacun de ses personnages principaux gardait les aspirations de l'auteur, tels qu'on les avaient découverts dans la première période de son oeuvre. Comme si ses personnages étaient tous ses avatars. C'est ce qui les rend touchants.» ■

Michel Toman

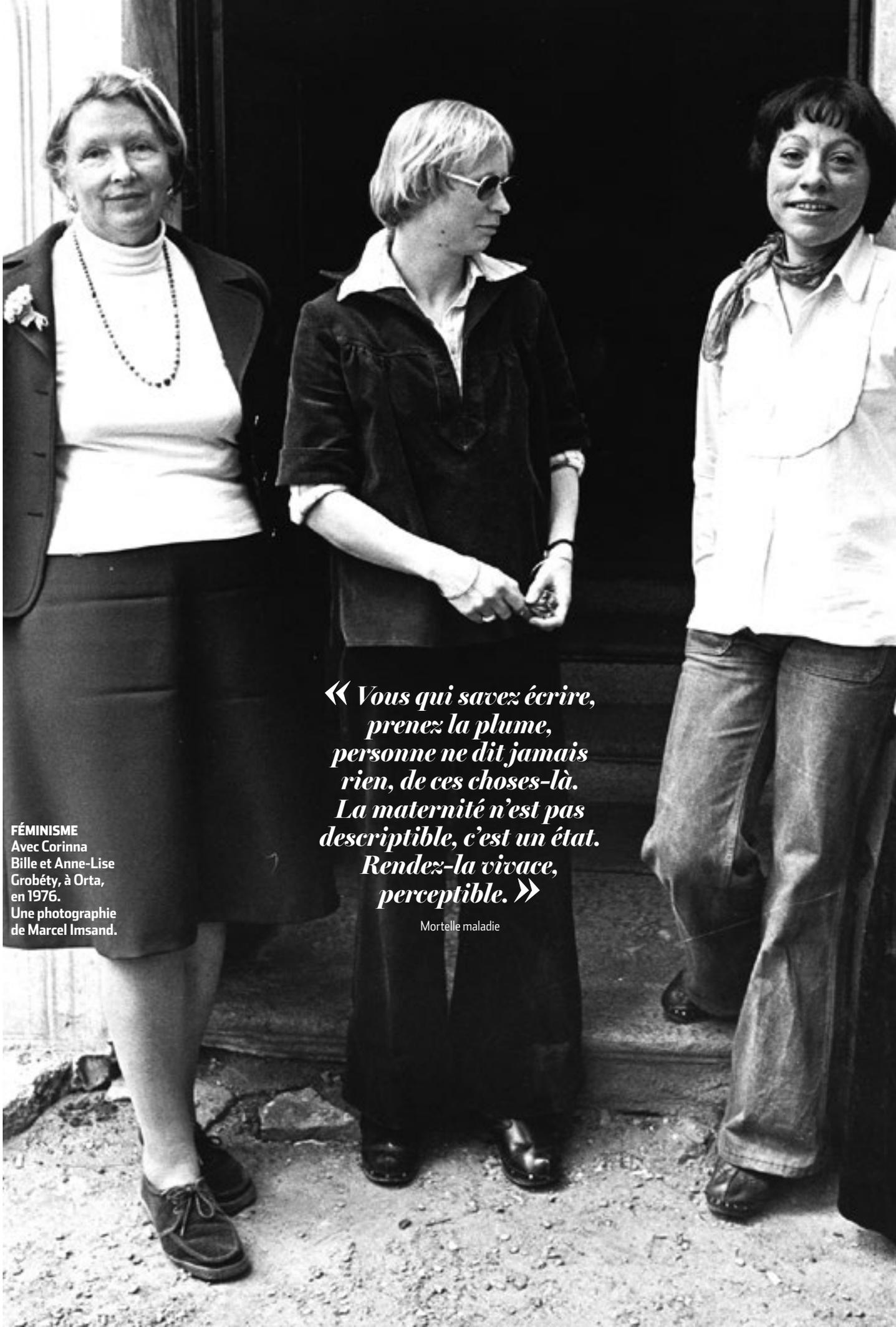
metteur en scène

«M a première rencontre avec Anne remonte à 2004. Avec la compagnie du Clédar, de la Vallée de Joux, nous cherchions une personne compétente sur Shakespeare. De fil en

aiguille, Anne nous a dit: «Mais je peux aussi vous écrire une pièce». Ce fut «Naissance d'Hamlet». Début 2008, à Soleure pendant le festival, je demande à Anne si elle voulait bien faire une nouvelle traduction de *La Cuisine d'Arnold Wesker*, pour le Clédar. Anne était ravie: «Je contacte Arnold, il va nous faire de bonnes conditions!». A peine une heure après avoir quitté Anne, je recevais un courriel dans le train de retour, avec la réponse de Wesker nous proposant une version inédite de *La Cuisine*.

Avec Anne, nous avons fait plusieurs séjours britanniques: la visite du New Globe avec le Clédar; à la rencontre de Wesker, chez lui à Brighton dans sa cuisine; lorsqu'elle préparait *Un monde de mots*, Anne marchait dans les pas de ses personnages à St. Paul ou à Blackfriars pour connaître la durée des trajets. Anne Cuneo posait toujours avec passion un pied dans le réel et l'autre dans la fiction.

Ces derniers jours, elle évoquait l'ultime enquête de Marie Machiavelli qu'elle voulait écrire, améliorant l'intrigue à chaque discussion. «Je le raconte, au cas où je n'arriverais pas au bout.» ■



FÉMINISME
Avec Corinna
Bille et Anne-Lise
Grobéty, à Orta,
en 1976.
Une photographie
de Marcel Imsand.

*« Vous qui savez écrire,
prenez la plume,
personne ne dit jamais
rien, de ces choses-là.
La maternité n'est pas
descriptible, c'est un état.
Rendez-la vivace,
perceptible. »*

Mortelle maladie

Quentin MOURON

écrivain, Poulain d'Anne Cuneo dans l'édition 2013 du projet Parrains & Poulains du Salon du livre de Genève

« Anne Cuneo me racontait ses souvenirs de militante, lorsqu'elle escaladait la cathédrale de Lausanne pour protester contre la guerre du Vietnam, lorsqu'elle portait secours à un jeune poète castagné par les fiocs, où encore quand, à la faveur d'une rencontre politique, elle agonissait sans trembler le valaisan au catogan; elle me racontait le Lausanne de sa jeunesse, qui s'était tellement enlaidi depuis; elle me racontait ses débuts d'écrivain: le mépris de ses pairs, les cacochymes machos; puis les premiers succès, son passage de l'auto-fiction à la fiction; la reconnaissance jamais acquise, «et de toute façon je m'en moque bien»; elle me parlait surtout de ses projets d'écriture, de ses voyages récents ou à venir, de ses projets cinématographiques. Mais je ne l'ai jamais entendu dire un mot sur la mort, ou sur la vieillesse, ou sur la maladie. À peine effleurait-elle le sujet, en parlant de son livre, Une Cuillérée de bleu – et sous la forme d'un souvenir littéraire. Cela ne lui était pas nécessaire. Elle était énergie, vivacité – fureur parfois. Où donc aurait-elle pu placer la mort? Pourquoi diable en parler? Bien assez tôt, la mort parlerait pour elle. Il n'y a avait pas besoin de presser les choses. Il y avait tellement d'autres choses à dire. Plus intéressantes. Alors nous commandions du vin, et reparations à l'attaque du milieu littéraire (que nous aimions tous les deux taquiner), nous laissions bercer par nos souvenirs d'enfance, évoquions nos projets d'écriture, tous les livres à venir, tous ces livres qu'il nous faudrait encore écrire – et sur lesquels nous suerions sang et eau. Au Café de Grancy, à Lausanne, nous aurions été embarrassé s'il avait fallu encore inviter la mort à notre table; nous avions trop à faire, nous étions trop vivants, nous étions forts – forts comme elle, hélas. » ■

Isabelle Hausser Duclos

écrivaine, épouse de l'ambassadeur de France Michel Duclos, qui avait remis en 2003 à Anne Cuneo les insignes de commandeur dans l'Ordre du Mérite.

« Anne Cuneo va nous manquer. Son ton si particulier, sa capacité à se renouveler – de Victoria Station au Maître de Garamont – son courage face au destin et à la maladie qui l'ont tellement malmenée. Les autorités françaises l'avaient fait commandeur dans l'Ordre du Mérite, ce dont elle s'étonnait avec modestie; il lui restait à être reconnue à sa juste place dans la littérature francophone par la critique et le public français. J'espère que ce jour viendra vite, fût-ce hélas à titre posthume. » ■

Romaine Jean

journaliste et productrice, RTS

« Elle a eu 36 vies et elle ressemblait à un personnage de roman! Quand elle nous racontait son parcours, nous n'arrivions pas à croire qu'elle avait fait tout cela! J'ai découvert son écriture avec «Le Trajet d'une rivière». J'ai été très impressionnée. Comment a-t-elle pu réunir autant de documentation? Elle devait travailler jour et nuit... Elle vivait et travaillait entre Paris, Genève, Zürich, entre les langues, on ne savait pas où elle était vraiment. En séance de rédaction, lorsqu'on demandait «qui veut faire ce sujet», elle répondait toujours «moi!», avec son grand sourire. J'ai été surprise d'apprendre qu'elle avait 78 ans. C'était difficile de lui donner un âge, car elle est restée la même. Je viens de la revoir, dans une de nos archives, disponible sur notre site. C'était en 1967, et elle n'avait pas changé depuis! » ■

Georges-Henri Dépraz

de l'ABCE, a présidé l'Association des amis de Bernard Campiche éditeur créée sur l'impulsion d'Anne Cuneo

« L'ami qui nous a réunis, ma femme et moi à Anne Cuneo, est née d'une rencontre avec la Compagnie de théâtre du Clédar au cours de laquelle elle nous proposa d'écrire une pièce sur William Shakespeare. C'était il y a près de dix ans. (Ce spectacle fut présenté en 2005 sous le titre de «Naissance d'Hamlet»).

Dès lors, Anne Cuneo prit l'habitude de venir fréquemment à la vallée de Joux et c'est tout naturellement que nous l'avons accueillie pour des séjours qui devinrent rapidement des sortes de retraites. La sérénité, le calme et l'amitié que nous lui offrions étaient sans doute propices à l'écriture puisque nombre de chapitres de ses romans furent écrits sous notre toit.

Grâce à sa fabuleuse mémoire et ses talents de conteuse, nous avons partagé, des heures durant, nombre de ses aventures de journaliste et anecdotes de fouineuse d'archives, fleuries d'éclats de rires homériques et de coups de gueule assassins.

C'est elle aussi qui m'a persuadé de rejoindre l'ABCE et d'entrer ainsi dans la fabuleuse richesse de la littérature romande. Mais nous avons aussi écouté ses inquiétudes au sujet de ce cancer, qui, bien qu'apparemment vaincu, restait toujours en embuscade. Et qui vient de la terrasser. «Je pensais avoir encore le temps d'écrire un dernier roman», a-t-elle confié à son médecin quelques heures avant de s'éteindre... » ■

Sylviane Roche

écrivaine

« **A** lors c'est vrai, il a fini par l'avoir, ce crabe contre lequel elle s'est battue des années ! J'y crois (bien obligé, c'est écrit sur internet) et je n'y crois pas. Parce qu'elle avait triomphé de tant de combats que j'avais fini par la penser invulnérable.

Anne avait mauvais caractère, tout le monde le disait, et je connais peu de gens qui n'ait jamais pris dans la figure une de ses fameuses bordées. Mais c'est qu'elle était sans cesse aux aguets, sans cesse à se protéger et protéger ceux qu'elle aimait des coups de la vie. C'est qu'elle ne l'avait guère épargnée, la vie, depuis son enfance jusqu'à ces dernières années où le cancer, vaincu une fois déjà, était reparti à l'attaque. Tout cela, elle l'a écrit, je n'y ajoute rien. Et c'est la magie des écrivains bien sûr. Je peux aller la retrouver dans ma bibliothèque, et j'essaye de me consoler avec ça.

Et aussi les souvenirs personnels qui me parlent d'une autre Anne que celle qui envoyait promener lecteurs envahissants ou journalistes maladroits : la chambre qu'elle m'avait « louée gratis » dans son grand appartement de la rue du Midi, il y a mille ans, quand je me suis retrouvée seule avec deux enfants, sans boulot et sans fric ; sa gentillesse, encore cet automne aux livres sur les quais, à Morges, viens, Sylviane on va boire un thé, elle avait balayé mes questions sur sa santé, ça va bien mieux, je crois que je l'ai eu encore cette fois, parle-moi de toi plutôt.

Elle se battait, oui, elle se battait sans cesse, pour finir ce bouquin dont elle savait que son éditeur avait besoin pour le salon de Genève...

J'ai fini par comprendre que ses livres étaient la forme la plus achevée de son combat. Elle y racontait toujours une histoire de lutte et de victoire. Ses héros, émigrés tessinois dans les bas-fonds de Londres, inventeurs incompris, femme dans un monde d'hommes, juive pendant la guerre... s'en sortaient toujours par leur courage, leur esprit de lutte et leur bonté. Ses livres, c'était son vrai visage, sa vraie vie rêvée, sa revanche et son arme à la fois. Et les lecteurs ne s'y trompaient pas.

Signer à côté d'Anne au salon du livre était assez éprouvant pour l'égo. Elle signait dix livres quand vous en signiez la moitié d'un, elle signait à se fianquer une tendinite, pen-

dant que vous regardiez le plafond... Oui, elle avait du succès.

Et voilà qu'en l'évoquant assise à côté de moi devant ses piles qui diminuent à vue d'œil, voilà que je souris et que j'ai oublié pourquoi j'écrivais tout ça aujourd'hui. Une nécro, nom d'un chien, c'est pas possible. Anne est morte. Tu l'écris pour te le mettre dans le crâne.

Tu as raison, Anne, c'est bien l'écriture qui fait exister les choses, mais aujourd'hui, zut, c'est trop dur à avaler. » ■

Jacques Poget

journaliste,
ancien rédacteur
en chef de 24 Heures

Volontaire, déterminée, obstinée, intrépide. Anne Cuneo a conquis son destin d'écrivaine de très haute lutte en partant d'un orphelinat catholique pour atteindre aux plus forts tirages de la littérature romande (*Le Trajet d'une rivière*). En passant par le secrétariat, des études de Lettres dans la pauvreté, l'enseignement, des jobs dans la communication (où elle apprit sur le tas le cinéma), le journalisme. Un destin marqué par la mort du père au dernier jour de la guerre, à Milan, le désarroi de la mère, bourgeoise chic subitement sans ressource – et peu douée dans la relation avec ses deux enfants. L'orpheline résiste à tout ce qui entrave son besoin de liberté et d'expression.

Curieuse, observatrice, dotée d'un sens particulier des indices significatifs et des coïncidences. Elle entre pour tuer le temps au Musée des canaux de Londres, voit le portrait d'un inconnu, cherche son nom – Carlo Gatti – et se demande ce que fait là ce Tessinois. Gatti's Variétés est un roman parfaitement documenté, qui met au jour tout un pan de l'histoire économique et sociale du Tessin... et de Londres. Avec un luxe de détails attestés de la vie quotidienne à donner la jaunisse à un historien. C'était la méthode Cuneo : faire revivre des individus exceptionnels, en ménageant d'innombrables ouvertures sur la pensée politique, sociale et religieuse de l'époque, sur la culture, l'usage des langues... Voyez Un monde de mots (l'élisabéthain John Florio, auteur du premier dictionnaire anglais-italien),

Objets de splendeur (Shakespeare) et son chef-d'œuvre *Le maître de Garamond*, les imprimeurs et la pensée réformée en France. Elle prétendait raconter des histoires, elle plongeait le lecteur dans une recreation du l'Histoire, au quotidien.

Dévorée du besoin de dire pour être entendue, assoiffée de reconnaissance. Son abondante oeuvre d'autofiction – le terme n'avait pas encore été forgé – fut le premier instrument de ses guérisons. Exorciser malaise existentiel, rejets, malheurs amoureux, et ces désastres physiques multiples qui auraient dû la tuer plusieurs fois, des décennies avant ses 78 ans. Gravé au diamant, le premier roman, influencé par Breton d'où provient le titre, inaugure une série de récits que Bertil Galland, éditeur dès le second livre grâce à l'amicale recommandation de Nicolas Bouvier, contribua à rendre fluides et véritablement littéraires. Car Anne Cuneo, toute écorchée vive et toute documentariste du quotidien qu'elle était, s'engagea dès ses débuts dans une entreprise de création exigeante. Loin du témoignage brut, même si elle ne fut pas une styliste. Ses films, ses pièces de théâtre, jusqu'à ses sujets journalistiques pour la TV relèvent de cette double aspiration au contenu, investi, et à la forme, vivante.

Battante, combattante, intransigeante, solidaire. Les concessions étaient pour elle des défaites anéantissantes. Elle a donc vécu une vie de lutte : pour se faire reconnaître, dénoncer les injustices, améliorer le monde. Pour avoir le droit de créer. Et, durant des années, pour sa santé : ne jamais baisser les bras, obtenir le diagnostic précis, trouver le traitement approprié. Son esprit critique réduisit à quia plus d'un professionnel de la santé.

Avec cela un tempérament solidaire et syndical, souvent déçu par ses camarades, un idéalisme politique de jeunesse (trotskiste) dissous par la réalité des comportements – elle était trop lucide pour se laisser aveugler longtemps – et une intransigeance qui la brouilla souvent, et la fit souffrir. Car elle était en même temps fragile, angoissée, parfois découragée. Puissante, vulnérable, attachante.

Ce caractère abrasif par autodéfense lui valut aussi des amitiés indéfectibles, un réseau de personnages remarquables toujours prêts à l'aider, spécialistes de Shakespeare ou du trafic de médicaments. Quand elle racontait sa vie – une mémoire d'une précision confondante – ses récits étaient truffés de rencontres improbables et de coups de main généreux. Elle savait rendre. Son éditeur Bernard Campiche en sait quelque chose, qui dit volontiers que, sans les succès d'Anne Cuneo – et ses droits d'auteur jamais perçus – il aurait fermé boutique depuis longtemps. ■



RIRES Avec Grisélidis
Réal, photographiées
par Marcel Imsand
lors d'une réunion
des auteurs publiés
par Bertil Galland
à Orta.

« C'est à Vaprio d'Adda
que je suis devenue moi.
C'est là que j'ai refusé
ma condition
de "deuxième sexe". »

Une cuillerée de bleu

Qu'est-ce qu'être écrivain?

Réflexion. Anne Cuneo était l'un des cinq parrains du projet Parrains & Poulains du Salon du livre de Genève 2013. A cette occasion, elle a écrit ce texte sur le métier d'écrivain.

ANNE CUNEO

Je ne suis pas écrivain.

Je tiens cela de source sûre.

«Nous ne publions que des écrivains», m'a dit sur un ton agacé une éditrice auprès de laquelle j'insistais. «Nous ne subventionnons que des écrivains», m'ont dit les institutions auprès desquelles je sollicitais de l'aide.

Pour avoir le temps d'écrire, j'avais cherché et fini par trouver un travail que je puisse exercer à mi-temps, et qui ne me pomperait pas l'énergie nécessaire à l'écriture: journaliste, et mieux encore, journaliste de télévision, un exercice qui demande une discipline particulière.

Cela me paraissait ne pas être en contradiction avec l'exercice d'écriture, au contraire. On parle de l'histoire en train de se faire, on cherche à la rendre intelligible, à intéresser les gens. Raconter un événement en 90 secondes, c'est un défi, et un excellent exercice. On doit penser vite (mais pas à la va-vite), tenir compte de tout: image, son, narration. Bref, j'ai considéré que c'était une excellente école.

Qui plus est, ce type de travail m'a permis d'exercer un autre métier qui m'attirait: faire des films. Désormais, j'étais professionnellement classée: j'étais journaliste. Je me suis retrouvée dans un cercle vicieux. L'activité artistique, à de rares exceptions près, ne paie pas suffisamment pour vivre.

Il n'en reste pas moins que, une fois qu'on a, au milieu des pires difficultés, réussi à réaliser quelque chose, il n'est pas rare qu'on s'étonne que vous demandiez combien on a l'intention de vous payer lorsqu'on vous invite pour une manifestation. Écrire n'est pas votre métier, n'est-ce pas... Avec quelques variantes, cela se retrouve dans le monde du théâtre et du cinéma.

Je pardonne aux personnes qui ignorent la situation de l'artiste cette terrible confusion sur la nature de son art: il est coincé à faire un autre métier, et il est considéré

comme un professionnel de l'autre métier – donc pas comme un artiste.

Mais les éditeurs, mais les institutions, devraient le savoir: la littérature (pour ne parler que d'elle) occupe des dizaines de milliers de personnes, qui toutes gagnent leur vie en éditant, corrigeant, imprimant, reliant, distribuant, vendant les oeuvres. Tous reçoivent leur paie à la fin du mois – tous sauf l'écrivain. S'il a de la chance, à la fin de l'année il recevra un peu d'argent;

je n'ai jamais eu de voiture, ai vécu dans de petits appartements, ai dû regarder à la dépense de façon générale. Le mi-temps lui-même n'a posé aucun problème, à condition qu'ici et là j'accepte de faire des heures supplémentaires quand l'actualité devenait brûlante. Mettez cependant que j'aie été obligée de travailler dans une profession qui ne permettrait pas le travail à mi-temps, qui ne me laisserait pas des semaines entières pendant lesquelles faire autre chose.

La question ne se poserait pas. Je ne serais pas une artiste. Ici, je vous sens venir, chers lecteurs. Vous êtes déçus. Déçus que je ne vous parle que d'argent au lieu de vous parler d'inspiration.

Vous partagez la déception du public d'Orson Welles lors d'une conférence: «Je me trouvais dans un festival avec Jean Cocteau» racontait-il, «ils voulaient que nous leur expliquions comment nous faisons nos films, et ils s'indignaient parce qu'au lieu de leur parler d'esthétique, d'inspiration, nous n'avons abordé que des problèmes d'argent.» Il n'en va pas autrement pour moi.

Le problème n'a jamais été de trouver des histoires à raconter: je viens du sud de l'Europe, où la tradition narrative est vivace, nous savons créer une épopée avec des bouts de chandelles, nous avons cela dans le sang.

Le problème a été de trouver un espace où les exprimer, dans une société où ce que nous faisons n'est pas, la plupart du temps, considéré comme un métier, comme un apport. Au lieu de voir en nous des travailleurs au service de la société sur un plan différent de celui, mettons, d'un fonctionnaire, elle nous perçoit comme des assistés, au mieux comme des amuseurs. Un poste, vite superflu, au budget.

La réponse à la question «Qu'est-ce qu'être écrivain?» est donc: je ne sais pas, car je ne suis pas écrivain, je suis une jongleuse qui passe sa vie à essayer d'attraper du temps pour travailler de la plume ou de la caméra. ■

« *La société nous perçoit comme des assistés, au mieux comme des amuseurs. Un poste, vite superflu, au budget.* »

il pourra alors mettre du beurre dans des épinards qu'il aura dû acheter avec un argent forcément gagné ailleurs que par son travail d'artiste.

Je n'ai demandé, toute ma vie, qu'à être écrivain, metteur en scène, réalisatrice, mais cela a été impossible, oui, même à moi, l'autrice la plus vendue de Suisse romande à ce qu'il paraît. Il m'a fallu être journaliste, cela a été mon seul métier reconnu, et personnellement, cela ne m'a pas dérangée.

Travailler à mi-temps, cela m'a obligée à renoncer à un certain nombre de choses:

« Ce qui compte, c'est de ne pas tuer l'enthousiasme. Vivre avec enthousiasme, c'est vraiment vivre, deux fois plus intensément. »

Portrait de l'auteur en femme ordinaire

PARTAGE Avec Jacques-Etienne Bovard, lors de la manifestation «Sur les feuilles», série de rencontres avec les auteurs de Bernard Campiche Editeur, en 2012 à Perroy.



GÉNÉRATIONS «Première rencontre d'Orta, en 1976, organisée par Bertil Galland avec ses auteurs. Anne Cuneo est au centre vers la droite, entre Alexandre Voisard (debout) et Grisélidis Réal.

Quand Bertil Galland raconte Anne Cuneo

Témoignage. L'éditeur et journaliste suisse a publié les premiers livres de l'écrivaine. Extrait du chapitre consacré à Anne Cuneo dans «Une aventure appelée littérature romande», paru en octobre dernier chez Slatkine.

BERTIL GALLAND

(...) «**Nous nous sommes rencontrés à Lausanne après une émission de radio** à laquelle nous participions l'un et l'autre. Je venais de lire *Gravé au diamant*, ses débuts. J'ai flairé en ces pages le surgissement d'un écrivain et lui ai déclaré mon admiration. Avec une réserve, cependant, qui prouve aujourd'hui à quel point il m'est arrivé d'être piégé par mes doutes: «Vous avez mis en ces pages, Anne Cuneo, un tel concentré de vous-même que je me demande si, après ce livre-là, vous pourrez jamais écrire autre chose.» Elle se sentit piquée au vif. Après la publication de *Mortelle maladie*, aux Editions de l'Aire, deux ans plus tard, la première chose qu'elle fit, m'avouera-

t-elle, fut de m'envoyer un exemplaire pour me prouver son aptitude. Son œuvre suivante fut, en 1972, *Poussière du réveil* dans mes éditions. (...)

Dès 1989, quand Bernard Campiche, l'éditeur, aura pris ma succession auprès d'Anne, il se verra, par son propre travail impeccable, porté vers leurs plus grands succès communs: les romans inspirés par l'histoire. Avant *Le maître de Garamond*, ce tableau de l'évolution typographique entre Bâle, Venise, Poitiers et Paris, Anne Cuneo a sorti de l'ombre un musicien de Cornouailles, Francis Tregian. Il fut un prodigieux rassembleur de partitions. Son *Virginal Book* fut la grande référence de son époque, dans l'articulation entre le XVI^e et le XVII^e siècle.

On suit ce héros à la chasse aux manuscrits à travers l'Europe qu'ensanglantent les guerres de religion. Tregian rencontre Palestrina, se lie à Monteverdi, devient l'ami de Shakespeare, la reine Elisabeth I^{re} le reçoit. C'est *Le trajet d'une rivière* (1993), best-seller. L'ayant lu, j'interpelle Anne: «Dis donc, toi, tu ne t'envoies pas un peu en multipliant dans tes pages les figures célèbres? C'est de l'Alexandre Dumas!» Le visage de mon amie, loin de mal réagir à ma question (nous parlons dans son appartement de Zurich), rayonne derrière ses belles grandes lunettes à monture blanche, touchante comme une fillette: «Dumas? C'est mon papa! Je lui ai même emprunté un personnage!» Cette œuvre bourrée de science musicologique, avec quelques ■■■

■ ■ ■ conjectures vraisemblables, devient donc son plus grand succès, traduit en plusieurs langues et republié à Paris. Gallimard consent même à le sortir en poche dans Folio où les écrivains romands sont rares.

L'œuvre de cette femme devient unique en Suisse française par la diversité des domaines traités, des genres littéraires, des supports médiatiques.

PAR GOÛT ET TALENT

Résumons. Ses ouvrages écrits ont commencé par des parcours surréalistes et intimes, suivis par des récits autobiographiques et des enquêtes, mais la voici également dans le théâtre, parfois avec sa propre mise en scène, à la conquête d'un auditoire jusque dans les frimas de la vallée de Joux. Elle a pratiqué le drame radiophonique, domaine ignoré de l'histoire littéraire qu'elle a voulu ressusciter. Elle travaille à des scénarios pour téléfilms et réalise pour le petit écran une douzaine de films documentaires d'une heure. Certains romans sont nés d'un fond documentaire ou vécu, tel *Station Victoria* (1989), ou bien se sont condensés en un produit latéral: des romans policiers, mais c'est un mot qu'elle n'aime pas. Elle préfère dire «des chroniques domestiques».

Personnellement, je me garde de négliger ses poèmes: chez Anne Cuneo, c'est la petite cloche d'un lyrisme continu. (...) Pour subsister, oui: la soupe, mais très prestement par goût et talent spécifiques, l'écrivain se tourne vers l'actualité. Elle devient journaliste et correspondante du *Téléjournal* suisse de langue française. Elle vit dès lors entre Genève et Zurich où elle s'établit. (...) Cependant, l'écrivain s'ouvre encore une autre voie: dans les pages de *24 Heures*, à Lausanne, dans l'humilité apparente d'une petite chronique, elle publie comme Victor Hugo des «Choses vues»: elle relate des faits divers. (...)

De cette expérience, Anne Cuneo tire une leçon que devrait assimiler tout journaliste ou tout candidat à la narration: «Quand je dois quotidiennement raconter une histoire en quelques secondes et accrocher l'attention à l'écran, m'a-t-elle confié, il y a une école de l'économie (admirable formule), une volonté bien exercée d'informer et de plaire, c'est-à-dire de retenir l'attention. Du journalisme ou de la publicité, où j'ai travaillé, on dit que ça gâche l'écrivain. Moi, je considère qu'on devient un sportif de la plume, parfaitement

entraîné. On apprend à trouver le mot juste (elle vient de le faire devant moi). Je sais galoper à travers les faits. Une minute trente – et l'histoire doit tenir!» J'embrasserais Anne au nom des médias de l'entendre rappeler là une des règles essentielles de notre métier.

Cette déclaration glaça Chessex, l'un de mes princes, qui faisait volontiers régner sa terreur sur le territoire des lettres. Dès 1972, il m'avait mis en garde. Pour la première fois, j'avais publié Anne Cuneo. *Poussière du réveil* sortit sous ma propre enseigne, créée après mon expulsion des Cahiers de la Renaissance vaudoise. Tu commences mal!, me déclara Jacques, et il me lança: «Elle écrit avec un balai!» La prose du livre

« Cette quête est une conquête qui donne au récit une transparence à laquelle toute écriture devrait tendre. »

de Cuneo, dont le papa littéraire était à l'époque Breton plutôt que Dumas, n'entraîne pas dans la catégorie que Chessex célébrait dans *Les saintes écritures*. Ce bréviaire romand parut chez moi la même année. La honte aurait dû me saisir, car s'y trouvaient rassemblés les poètes pour qui, c'est un fait, les mots représentent une approche du sacré. Anne Cuneo s'affirmait à cet égard comme une laïque. Il est vrai qu'elle n'élevait pas chaque mot comme l'hostie avant de le livrer à l'impression.

C'était grave pour Jacques. Mais, à mes yeux, il y a plusieurs demeures dans la maison du Seigneur, si j'ose étendre jusqu'aux non-croyants les bénéfices de sa grâce. Travaillant sur des manuscrits signés Cuneo, il m'arriva de passer au Stabulo des traces de hâte et je me livrais, dans ses premiers textes, elle le savait et le prenait en bonne camarade, à la chasse au ça.

Mais publier l'autobiographe, la voyageuse, la lectrice en quatre langues, l'enquêteuse, et surtout la narratrice, répondait à mon admiration pour elle et – ce fut important dans ma stratégie d'éditeur – à mon objectif, par son œuvre assurément et au-delà d'elle, d'élargir la littérature romande en des directions négligées, que je connaissais comme elle, ou que j'avais repérées dans mes propres parcours polyglottes, ou que je voyais abordées par nos nouveaux cinéastes documentaires, Jacqueline Veuve et ceux qui la suivirent. Je ne voyais pas que les écrivains dussent se confiner dans un domaine où Roud, Jaccottet ou Chappaz, en grands maîtres du lyrisme de l'intériorité, nous avaient conduits à des sommets, mais où la multiplication d'émules nous ferait dégringoler dans un genre requis. On pouvait raconter des choses d'une autre manière que Chessex. Tout en servant de toute ma conviction ces voies inouïes où s'illustrait alors la Suisse française, j'avais en tête bien d'autres approches qui me séduisaient, ou que lisait Anne plus que mes autres amis, chez les Anglo-Saxons ou les Italiens ou les nouveaux écrivains alémaniques.

L'AFFECTION DE SES PAIRS

(...) Aucun des écrivains que je publiais n'a mieux compris ma démarche qu'Anne Cuneo. Je me sentis soutenu par cette connivence. Elle traduisit elle-même *Stolz ou le cœur froid* de Paul Nizon et *La vie d'un autre* de Werner Bucher. Quant au rejet de Chessex, qui n'aimait pas les excroissances littéraires hors de ses domaines préférentiels, il n'empêcha pas, évidemment, l'accueil chaleureux d'Anne Cuneo par les autres écrivains dans nos rencontres et nos fêtes. Les amitiés qui furent ainsi nouées ou approfondies me ravissaient. (...)

Sur son œuvre même, l'une des plus vastes de Suisse romande, l'auteur d'*Une cuillerée de bleu* put se consoler des froideurs de Chessex en lisant l'un des compagnons qui, en nos réjouissances, lui témoignait son affection et son estime, Nicolas Bouverier. Sur *Une cuillerée de bleu*, il écrivit: «La vie est comme la liberté. On n'en mesure jamais si bien le prix que lorsqu'elle est menacée.» On déchiffre (dans ce livre) les runes de l'enfance, de la jeunesse, des premières années, des premières amours. Les réponses se précisent, on regagne sur le temps perdu. Cette quête est une conquête qui donne au récit une transparence à laquelle toute écriture devrait tendre. ■

Dialogue avec Quentin Mouron

Regards. Anne Cuneo et Quentin Mouron, l'un des cinq tandems du projet Parrains & Poulains du Salon du livre de Genève 2013, livraient cet entretien croisé autour de l'écriture et de la vie.

Quand et pourquoi avez-vous décidé que l'écriture tiendrait une place prépondérante dans votre vie?

Anne Cuneo Je n'ai pas décidé. L'écriture a pris une place importante (je ne dirai pas prépondérante) toute seule, en dehors de toute décision de ma part. J'ai écrit mon premier «roman» vers l'âge de 8 ans.

Quentin Mouron Assez tôt en ce qui me concerne, vers 15 ou 16 ans. Je crois, définitivement, que j'avais quelque chose à prouver à quelqu'un.

Qu'est-ce que ce choix a impliqué et implique dans votre vie?

AC J'ai toujours pensé, cela a dû m'être insufflé avec le lait maternel, qu'un métier, quel qu'il soit, cela s'apprend. Pour apprendre à écrire, il me fallait donc lire, et j'ai toujours lu – y compris des lectures peu intellectuelles, telles des revues à sensation. Un bon roman est à la fois une distraction et une école. Une revue à sensation ne m'intéresse pas parce que je peux en tirer des leçons (comment a-t-on transformé la réalité pour la rendre sensationnelle, par exemple?). J'ai toujours été dérangée par les prises de position publiques d'écrivains, qui seraient plus importantes parce que ce sont des écrivains, je me suis donc toujours abstenue de parler en tant qu'écrivain. Je prends position en tant que citoyenne. Dans ce sens, la politique et l'histoire m'ont toujours intéressée. Je ne suis pas philosophe, pas sociologue, philosopher me dépasse et mes incursions dans la sociologie sentent l'amateurisme.

QM Concrètement, écrire implique, sinon une discipline, du moins un grand sérieux et un engagement total. Beaucoup de gens prétendent vouloir écrire, mais ne trouvent systématiquement pas le temps, au moment de s'y mettre. Il faut savoir, parfois, mettre entre parenthèses sa vie sociale – sa vie sexuelle aussi. Ce n'est pas toujours facile, ni par rapport aux autres, ni par rapport à soi. De plus, écrire implique aussi un regard particulier, une attention aux choses. Les plus grands livres naissent de faits particuliers, parfois infimes en apparence. Quant aux «casquettes» que peut porter un écrivain, ça dépend fondamentalement de lui. L'écrivain n'est pas de facto philosophe, ou sociologue, pas plus qu'il

n'est de facto golfeur ou organiste – mais je pense qu'il gagne à l'être.

Quel statut ont les écrivains dans notre pays en particulier et le monde en général?

AC Je vis dans un pays où l'écrivain est considéré tantôt comme un amateur doué, tantôt comme un assisté, tantôt comme un de ces génies (imaginaires) qui peuvent vivre d'eau fraîche. En d'autres termes, on essaie de temps à autre d'utiliser un écrivain au profit d'une cause ou d'une quelconque entreprise, mais il va le plus souvent de soi qu'il donnera son temps; on est loin de considérer que l'écrivain est ce philosophe ou ce sociologue qu'il n'a que rarement le loisir de devenir, puisque pour survivre il doit faire un autre métier. L'écrivain est surtout perçu comme un amuseur. Je dirais que ce n'est pas, dans notre pays, quelqu'un dont on respecte le travail.

QM Je me suis fait taper sur les doigts chaque fois que j'ai répondu à cette question! Je ne me plains pas du statut d'écrivain en Suisse. Seulement, pour beaucoup de gens – y compris et surtout dans les médias –, l'activité de l'écrivain se limite à une «lecture poétique du monde», qui consiste essentiellement à livrer une collection de métaphores que l'on dira «savoureuses», tout en proposant, à la rigueur, une dénonciation vague de quelques injustices majeures et générales (clivage Nord-Sud, famine, guerre, etc.). Pour autant, l'écrivain est – chez nous du moins – rarement sollicité pour des questions strictement politiques, ou sociales. Lors du dernier scrutin, a-t-on vu beaucoup d'écrivains être invités sur nos plateaux de télévision, être sommés de se positionner au cours de telle ou telle émission radio? Non. L'écrivain n'est toléré qu'à la rubrique «divertissement», hélas.

Que peut, et doit, transmettre un écrivain à un autre écrivain?

AC Un écrivain ne peut rien transmettre activement à un autre écrivain, et je m'en voudrais de donner un quelconque conseil. Je crois que toute personne qui écrit peut prendre, dans l'œuvre des écrivains qu'elle admire, des expériences, et peut en tirer des enseignements. Les leçons les plus importantes, je les ai tirées d'œuvres écrites longtemps avant que je ne naisse, par des écrivains

qui n'avaient l'intention de donner de leçons à personne.

QM Surtout aucun conseil, aucun «savoir-faire» et le moins de critiques possible! Lorsque je parle avec Anne Cuneo, je n'attends pas qu'elle me transmette quelque chose. Mais j'apprécie qu'elle me parle de sa vie, de ses rencontres – et bien sûr de son œuvre. A partir de là, je considère que c'est à moi d'en tirer des maximes, ou de ne pas le faire. Les discussions sur le «métier d'écrivain», pour être honnête, me semblent fastidieuses, et ne peuvent que casser l'ambiance entre un auteur plus âgé et un auteur plus jeune. Je pense que deux écrivains qui se rencontrent devraient avant tout aller boire des verres ensemble, et discuter de choses et d'autres. A la fin, quand ils sont saouls, s'ils veulent parler bouquins, eh bien, pourquoi pas!

Peut-on apprendre à écrire?

AC On peut certainement apprendre à raconter. Mais il y a quelque chose qui doit être inné pour que les leçons profitent, un terrain, que je ne saurais ni nommer ni définir.

QM Oui, je pense que l'on peut se perfectionner tous les jours. En lisant, en regardant, en écoutant, en discutant. Pour moi, j'envisage mon travail littéraire sous l'angle d'une progression, et ne sortirais jamais un livre si je n'avais pas l'intime conviction qu'il est meilleur que le précédent.

Que vous amènent les discussions et le compagnonnage avec votre poulain/avec votre parrain?

AC Passer une journée avec quelqu'un qu'on n'aurait, sinon, connu que de loin, c'est intéressant! Cela crée les prémices d'une amitié. Cela dit, je ne peux pas dire que je me suis sentie particulièrement «marraine». Je ne crois pas vraiment aux conseils que l'on donne. Quentin a une écriture à lui, un monde à lui. Je n'ai rien à lui apprendre. Je constate que, alors que nos mondes littéraires sont assez différents, notre approche de l'écriture elle-même est assez similaire, et je soupçonne que ceux qui écrivent ont, quelles que soient les différences, un point commun: à la fois le besoin et le plaisir d'écrire.

QM Ce compagnonnage amène surtout une nouvelle corde à l'arc de l'amitié! ■



« Il faut bien commencer
par ressembler
à quelqu'un. Mais il faut
aussi savoir se dégager
de là pour devenir
soi-même. »

Passage des panoramas

TRANSMISSION
Avec Quentin Mouron,
lors du tandems
d'écrivains romans
Parrains & Poulains
2013, organisé par
le Salon du livre
et de la presse
de Genève.



CARTES POSTALES
 Au Canal Museum, devant Regent's Canal, Anne regarde Gatti. Des objets liés au Tessinois, dont un modèle réduit de ses calèches à glace et des «licks» en verre. Les alentours de Charing Cross: les arches de Hungerford Market et le Playhouse Theatre.

Carlo Gatti, marche à Londres avec Anne Cuneo

Reportage. L'écrivaine suisse retrace dans «Gatti's variétés» le parcours incroyable et méconnu du Tessinois Carlo Gatti, devenu roi des glaciers, des restaurants et de music-hall dans le Londres des années 1850. «L'Hebdo» l'a suivie.

ISABELLE FALCONNIER, LONDRES

«C'est ici! C'est là que cet homme m'a eue!»

Nous sommes au Canal Museum de Londres, au bord de Regent's Canal, dans une vaste glacière en brique du XIX^e siècle transformée en musée. Dans le hall, le portrait d'un homme au regard viril et impatient, les sourcils bouillonnants. En dessous, le cœur sur les lèvres, une midinette de quasi 80 printemps le regarde, Anne Cuneo.

Elle était venue à Londres faire ses adieux à John Florio, traducteur et lexicographe italo-anglais du XVI^e siècle, héros de son précédent roman *Un monde de mots*, lorsqu'un matin de 2011 elle entre dans ce Canal Museum, la tête encore pleine de *La quinzaine prodigieuse*, la pièce écrite pour la Compagnie du Clédar à la vallée de Joux racontant l'exploitation

de la glace sur le lac Brenet. «J'ai été interpellée. Qui pouvait bien être ce type, ce Suisse, qui avait connu un destin londonien incroyable et que personne ne connaissait?»

Elle dévore la seule et modeste publication existante sur Carlo Gatti, signée d'une bibliothécaire anglaise, écrit à l'Unione Ticinese London, rencontre son président, Peter Barber, un historien anglo-tessinois qui dirige le département des cartes de la British Library, et prend la route: direction Marogno dans le Val Blenio au Tessin, village natal de Gatti, où elle tire les vers du nez des vieux du village, Bellinzone où il a été enterré avec les honneurs dus au notable qu'il était devenu, Hull dans le nord de l'Angleterre, où arrivaient les bateaux chargés de la glace de Norvège qui ensuite alimentait les glaciers de Gatti, ses restaurants et ceux du Tout-Londres,

retrouve un film en noir et blanc de 1944 oublié, *Champagne Charlie*, du nom d'une star de music-hall qui jouait dans les théâtres de Gatti.

Elle se lance dans le roman début 2012, le termine le 31 décembre 2013 avec, le pensait-elle alors, ses «dernières forces». Son cancer du sein, vaincu il y a trente ans, avait récidivé. «Mais je ne voulais pas mourir en laissant un manuscrit inachevé!» Elle n'est pas morte, résistante d'entre les résistantes depuis sa prime enfance entre un père tôt disparu, un orphelinat de bonnes sœurs lausannoises pas tendres avec les Italiens pauvres et une mère préférant le casino à sa progéniture. La chimio l'épuise, mais pour rien au monde elle ne perdrait l'occasion d'une balade dans les pas de Gatti, qui lui donne des ailes.

Flâner en compagnie d'Anne Cuneo, volubile raconteuse d'histoires, revient à voyager avec sa machine à réalité augmentée personnelle. Là où nous voyons une gare traversée par une foule pressée, elle voit les cafés enfouis sous nos pas, entend les conversations des hommes et des femmes qui hantent la mémoire des lieux, évolue parmi les personnages sortis de son imagination. «Quand je suis dans un livre, je suis une autre personne. Je navigue dans le temps avec mon esprit. Je vois mes personnages évoluer autour de moi. Je suis un vrai écrivain-cinéaste.» Tout comme elle l'avait fait avec John Florio ou Francis Tregian, héros du *Trajet d'une rivière*, elle communique avec Gatti. «Je le distingue clairement. Grand, vigoureux, solaire. Il faut que ça passe après un temps, cet affect, sinon c'est trop lourd.»

Le cœur de l'empire Gatti, arrivé à Londres en 1847 après une dizaine d'années passées dans le commerce familial à Paris, c'est Charing Cross. En passant sous la gare, on distingue les arches voûtées de l'ancien marché de Hungerford, où le Tessinois vendait ses pâtisseries et chocolats, ouvrait le premier café à la parisienne de Londres – nappes, miroirs, musique pour un public non plus d'ivrognes mâles mais de familles et d'élégantes – et, surtout, popularisait sa Penny Ice Cream, la portion de glace à lécher sur place, démocratisant la crème glacée, alors réservée aux riches, de manière spectaculaire.

LES PRÉMICES D'UN EMPIRE

Gatti n'est alors pas un inconnu: en 1849, il a ouvert un café-restaurant au numéro 129 de Holborn Hill, plus au nord, faisant sensation à l'Exposition universelle de 1851 de Londres avec sa machine à fabriquer le chocolat. Son entreprise fleurit, essaime dans toute la ville, ses frères le rejoignent, créant les prémices d'un empire Gatti qui donnera autant dans la restauration, les salles de spectacles, le commerce international de la glace que l'électricité. Hungerford Market brûle, la gare se construit par-dessus, et Gatti voit de suite le potentiel du quartier, par ailleurs non loin du pimpant Trafalgar Square, symbole du patriotisme anglais. A Charing Cross, sur Villiers Street, il crée un des premiers music-halls de Londres, Gatti's under the Arches. Une plaque bleue l'indique sur la façade: Kipling, qui habitait la rue, raconte dans *Abaft the Funnel* comment il regardait les gens entrer et sortir de ce haut lieu de la vie nocturne londonienne. «The Archer Shopping»,

«Champagne Charlie»: les enseignes d'aujourd'hui ont de la mémoire. Les actuels Charing Cross Theater ou le kitschissime The Playhouse Theatre occupent les espaces naguère occupés par Gatti.

CAFÉ DE LA CONFÉDÉRATION

Sur Embankment, en bas de Charing Cross, un Starbucks a pris la place de l'ancien Café de la Confédération fondé par Gatti. «Il était très patriote! Il a beaucoup fait pour le Tessin, ne travaillait qu'avec des Tessinois à Londres, a construit une usine de chocolat et des maisons dans sa vallée, s'est engagé en politique dans son canton, a fait du lobbying pour la route du Lukmanier au moment du projet de liaison ferroviaire entre la Suisse alémanique et le Tessin. Je pense qu'il aurait eu un destin national s'il n'était pas tombé d'une échelle stupidement à l'âge de 61 ans!»

«*Gatti a été novateur dans tant de domaines! C'est un personnage de roman magnifique.*»

ANNE CUNEO

Lorsqu'il meurt, en 1878 à Dongio, l'entreprise familiale compte des dizaines de cafés, restaurants et théâtres de music-hall. Son enseigne de livraison de glace perdurera jusqu'en 1982. Son restaurant de Charing Cross sera le premier à être éclairé à l'électricité à Londres. «Il a été novateur dans tant de domaines! Il a lancé la mode des billards, ouvert les cafés aux femmes, fait manger aux Anglais du chocolat et des glaces, toujours en prenant des risques incroyables ou en résolvant des problèmes énormes comme la livraison de glace toute l'année en quantité industrielle. C'est un personnage de roman magnifique! Le genre de figure mythique sur laquelle circulent des rumeurs, comme celle qu'il aurait été assassiné parce qu'il était devenu trop à gauche, qu'il avait trahi le parti de ses ancêtres...»

Il est vrai que, élu deux fois au Conseil d'Etat pour le parti conservateur, il s'est présenté une troisième fois pour le parti libéral d'alors, n'a pas été réélu. Il serait parti à Bellinzzone, dit la légende, en lançant: «Dongio, tu as eu mon fric, tu n'auras pas mes os!»

A Londres, Anne Cuneo a semé partout ses petits cailloux. Elle est ici chez elle,

entame la conversation avec le chauffeur de taxi, les voisins de table au pub, les vendeuses. «Je suis une gentille, contrairement à la réputation que l'on m'a faite...» Pour ses romans, notamment ses récits plongeant dans le siècle de Shakespeare, *Objets de splendeur*, *Un monde de mots* ou *Le trajet d'une rivière*, elle a hanté Covent Garden ou Fulham. A l'église St Martin in the Fields, en face de Charing Cross, elle montre avec fierté les stucs de la voûte créés par les *stuccatori* tessinois du XVIII^e siècle, la première vague d'immigrés tessinois. En remontant Monmouth Street, elle contemple avec nostalgie la rue des bouquinistes, où elle a passé des heures à écrire *Le trajet d'une rivière*. Le populaire Salisbury Pub, ses *pies* et son fameux Sunday Roast, était tenu au XIX^e siècle par un des neveux de Gatti, au temps où la famille possédait quelque 60 restaurants et pubs et entre 60 et 80 théâtres dans la ville. Anne commande un ginger-ale, tout comme il y a soixante-six ans: le Salisbury, Anne y est venue à l'âge de 14 ans avec Miss Brown, personnage de son roman *Station Victoria* mais vraie vieille dame anglaise qui, un soir du début des années 50, s'était approchée d'une petite jeune fille de 14 ans en pleurs dans la rue devant Victoria Station et l'avait hébergée, nourrie, habillée pendant un mois. Au Salisbury, Miss Brown retrouvait ses amis et amies de l'administration coloniale en buvant du ginger-ale. Depuis, c'est juré, Anne n'y boit aussi que du ginger-ale.

FUGUE À LONDRES

Ce soir du tout début des années 50, Anne Cuneo, gamine surdouée, solitaire, aventureuse et immature, avait fugué de Suisse à cause de Gene Kelly. «A 13 ans, à Lausanne, je vois *Chantons sous la pluie*. Illico, il faut que je me marie avec Gene Kelly! Pour cela, je dois savoir danser et parler anglais! Je commence à comploter pour aller en Amérique. Une des maîtresses de mon horrible école de bonnes sœurs à Lausanne me trouve douée pour les langues et me conseille d'aller apprendre l'anglais dans une des écoles qu'elles ont, à Plymouth. Ma mère refuse. Alors je mens, j'imité sa signature, je vole mon passeport et pars sans rien lui dire. Elle mettra des semaines à se rendre compte de ■■■





« Ce qui paraît
extraordinaire
aujourd'hui, une fois
qu'on a découvert Carlo
Gatti, c'est qu'il ait pu
être oublié. »

Postface de Gatti's Variétés

LONDRES Automne 2014.

■■■ mon absence. J'arrive à Londres un mois avant le début des cours. Je ne parle pas un mot d'anglais et ne sais pas où dormir. C'est là qu'intervient Miss Brown. Elle est la première personne à qui je raconte tout, même mes rêves américains. Du coup, elle m'achète des chaussons et m'inscrit à un cours de danse...» La découverte de l'anglais change sa vie. En six semaines, elle peut lire Jack London - «Un choc» -, se plonge avec ravissement dans *The Forsyte Saga* de John Galsworthy et le vaste univers romanesque de la littérature anglo-saxonne.

Carlo Gatti est un immigré italoophone, comme elle, comme le préféré de ses héros, John Florio. «Il y a des choses à son propos que je comprends mieux que les autres. Quand les journaux font remarquer de Gatti qu'il parle fort, est exubérant, s'énervé, je sais que ce n'est pas le cas. On m'a fait le même coup, on m'a aussi dit que je riais trop fort, que je parlais trop!» Tous ses livres racontent la vie d'immigrés, intellectuels ou pas. Même Marie Machiavelli, son enquêtrice lausannoise, l'est. On a dû

le lui faire remarquer, un jour. Elle n'avait rien vu. «Je fais ce que je dois faire, je suppose.»

TOUT EST VRAI

Quand Gatti est mort, il possédait une ferme modèle près de Londres où il travaillait avec un ingénieur pour trouver comment enrichir le sol au Tessin. Il y avait d'ailleurs aussi acheté une ferme, et non des bistrots comme les autres Tessinois de Londres. «Il voulait rendre le Tessin plus fertile, que les jeunes n'aient pas besoin d'aller chercher ailleurs...»

Elle est vite essoufflée, Anne, dans les rues de Londres. A 38 ans, lors de son premier cancer, elle a cru mourir, au point de se lancer dans une autobiographie pour que sa fillette sache qui elle était, *Portrait de l'auteur en femme ordinaire*. Cet hiver, elle a failli mourir, de nouveau. Cet été, ses cheveux repoussent.

A Genève, elle habite dans le même immeuble que son frère Roger, dont elle a appris en lisant le livre qu'il a publié en 2009 qu'il s'était fait violer, enfant, dans l'orphe-

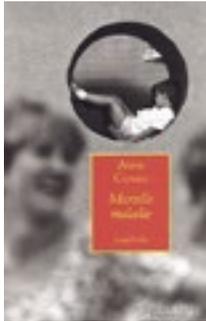
linat où il avait été placé. Ils ont mis du temps à s'entendre. «Ma mère, pourtant quasi absente de nos vies, avait réussi à nous diviser pour mieux régner.» Il a jeté *Station Victoria* par la fenêtre en découvrant le portrait au vitriol de la mère de l'héroïne. Sa femme est allée rechercher le livre, le lui a tendu en disant: «Tout est vrai.»

Miss Brown aura été une des nombreuses bonnes fées qui ont adouci le destin d'Anne. Il y aura aussi ce patron de banque suisse qui l'avait engagée comme assistante avant de l'aider à payer ses dettes et de lui trouver un travail de rédactrice dans une agence de publicité à Zurich. Ou le père de la famille bernoise où sa mère l'avait envoyée comme jeune fille au pair après son retour d'Angleterre, qui l'inscrit à la bibliothèque et lui paie le premier semestre de l'Ecole de commerce à Lausanne, sésame pour les études, l'écriture, la vie. ■

Anne Cuneo présente «Gatti's Variétés» samedi 6 septembre à 10 h au cinéma Odéon à Morges durant *Le livre sur les quais*. Elle sera en compagnie de Michelangelo Gandolfi, réalisateur du documentaire «Ticino Town», consacré aux familles de restaurateurs du Val Blenio montés à Londres.

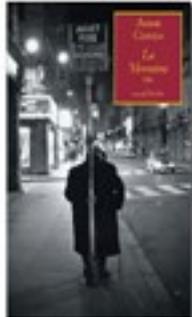
Six livres pour découvrir Anne Cuneo

ISABELLE FALCONNIER



Mortelle maladie

Paru en 1969 à L'Aire/Coopérative Rencontre, dédié à «Pierre», son compagnon d'alors, ce livre raconte une grossesse non désirée qui s'est terminée par un bébé mort-né et une crise existentielle et conjugale. Onirique, intime, poignant, psychanalytique, il est la quintessence de la veine autobiographique d'Anne Cuneo. Dix ans après, en 1979, elle publie *Une cuillerée de bleu* aux Editions Bertil Galland à Vevey et Eric Losfeld à Paris. Sous-titré *Chronique d'une ablation*, il raconte son combat contre son premier cancer. «Dernier cri du noyé avant l'engloutissement», grand succès de librairie, il confirme qu'Anne Cuneo était une représentante suisse exceptionnelle de l'autofiction.



La vermine

Publié en 1970 aux Editions CEDIPS, dédié «à la mémoire d'Attilio Tonola assassiné à Saint-Moritz le 23 novembre 1968 par trois ivrognes qui «n'aiment pas les Italiens», il a été réédité en 2008 par Bernard Campiche et dédié alors à «Ada Marra, fille d'immigrés italiens, membre de la Chambre suisse des députés (Conseil national)». Fable contre le racisme et la xénophobie ordinaire, ce petit livre est un cri de colère et de douleur de la part d'une intellectuelle suisse qui n'a jamais oublié ses racines italiennes et les brimades vécues, enfant de l'immigration, à son arrivée à Lausanne.



Portrait de l'auteur en femme ordinaire

Paru en deux volumes en 1980 et 1982 aux Editions Bertil Galland, écrit par l'auteure alors qu'elle pense qu'elle va mourir du cancer sans que sa fillette ne connaisse sa vie, ce récit raconte l'Italie, Lydia et Alberto ses parents, la guerre, l'orphelinat, les études malgré tout, la volonté de se forger un destin. Une vie exemplaire, un cri d'amour à Lausanne, un cahier photo émouvant. Écrit avant le décès de sa mère, il ne dit pas tout. Mais pour connaître Anne Cuneo, c'est une étape obligée. On peut lire en miroir les récits de son frère le chanteur et comédien genevois Roger Cuneo, *Maman, je t'attendais* et *Au bal de la vie*, parus aux Editions Favre.



Station Victoria

Une gamine de 14 ans, Amalia, débarque à Londres un jour de mars 1954. Sa rencontre avec la vieille Miss Brown, en sortant du train, change le cours de sa vie. Inspirée d'un épisode réel du vécu d'Anne Cuneo, grandeoureuse de la langue et de la culture anglaises, ce roman d'apprentissage fluide et tonique, paru en 1989 chez Campiche et en 1998 chez Denoël à Paris, est à juste titre un best-seller de la littérature suisse.



Zaïda

Écrit en quelques semaines en 2007, saga populaire couvrant la vie de cinq générations, c'est le livre le plus romanesque d'Anne Cuneo. Inspiré de la vie de sa grand-tante, Zaïda Cuneo, disparue centenaire lorsqu'elle était adolescente, ainsi que de la vie d'une doctresse et amie morte à l'âge de 109 ans, il raconte la vie d'une véritable Scarlett O'Hara en blouse blanche, jeune fille du monde et médecin à la fin du XIX^e siècle avant de devenir psychanalyste, puis arrière-grand-mère gâteau. Il est représentatif de l'amour d'Anne pour la littérature populaire, son intérêt pour la transmission entre les générations et pour les destins de femmes fortes et en avance sur leur temps.



Un monde de mots

Personnage incroyable, mais vrai, que ce John Florio: né en Angleterre d'un père italien et d'une mère anglaise, adolescent dans les Grisons, étudiant à Tübingen, traducteur des *Essais* de Montaigne en anglais, mentor de Shakespeare, il a véritablement façonné la culture européenne de son temps. Ce beau roman daté de 2011 clôt une sorte de trilogie dédiée à la Renaissance, commencée par *Le trajet d'une rivière*, qui retrace l'histoire de Francis Tregian, *Objets de splendeur*, *Monsieur Shakespeare amoureux*, qui suit la première femme écrivain publiée en Angleterre. La belle couverture du livre est signée de sa fille Eva Rittmeyer, graphiste à Genève. ■



« Je veux aimer.
Mais aimer, c'est ce
tâtonnement d'aveugle
aux frénésies
de tambour, cette marée
basse d'algues
dénudées...
j'ai peur d'aimer. »

Mortelle maladie

CLIN D'ŒIL
Anne Cuneo,
passionnée
de photographie,
à Genève,
en 2005.